

## Sons et couleurs

« Le son est la pulsation du cerveau dans l'ombilic du rêve, le son est la puissance du faire contre la dette infinie, le son est la production du sens antérieure au savoir. Le son est la nuit qui habite d'autres langues »

Olivier Apprill, *Le voleur de rêves*, in *Chimères*

L'importance du son n'est jamais évoquée. Tout se passe comme s'il était laissé au libre usage des êtres humains, allant de soi, et non susceptible d'analyses philosophique, sociologique, anthropologique, historique et psychanalytique. On se borne aujourd'hui à mettre en évidence le langage, comme le font par exemple Lacan et Levi-Strauss,. De la même manière, les couleurs sont apparemment un donné, non susceptible d'autres analyses que celles biologique, anatomique, physique, chimique, sur les êtres humains, les êtres vivants, les choses nommées. Tout au plus se limite-t-on à constater une sorte d'évidence différentielle : les sons sont entendus, alors que les couleurs sont perçues. Mais, en eux-mêmes, en elles-mêmes les sons, les couleurs semblent indépendants l'un de l'autre. Les sons sont audibles et contiennent les composantes de la musique, du chant, du langage, de la parole des êtres humains. Les couleurs sont visibles et constituent des composantes des êtres humains, des êtres vivants et des choses non vivantes. Les sons composent extérieurement des bruits divers dans la nature et par des instruments. Les couleurs, comme les sons, sont celles des êtres humains et des choses. Les couleurs, comme les sons, sont celles de la nature, des êtres humains, des êtres vivants et des choses. Retenons qu'il faut du langage, une langue, de la parole pour nommer à la fois sons et couleurs, pour qu'ils/elles puissent avoir significations et sens.

Mais un tel abord est-il suffisant, pour comprendre sociologiquement et anthropologiquement - avec l'aide de la psychanalyse - ce que sont les sons, ce que sont les couleurs et ce qu'ils/elles produisent ? Est-ce suffisant de dire, avec Saussure, que la distinction signifiant/signifié permet de sortir le langage, comme logique de sens, de l'histoire à la manière d'Antoine Meillet et de pouvoir s'en tenir à ce qu'il est en lui-même, en tant que sons et articulations de sons (phonèmes, monèmes, sémantèmes ? Pour les couleurs, il n'y a pas eu de Saussure. Mais, dans les recherches, s'applique, comme pour le langage, la distinction signifiant/signifié.

D'autres questions se posent : comment et pourquoi la musique ? Elle est de part en part humaine. Elle est inséparable, dans le chant, du langage. Il semble que la musique est contemporaine du langage et a rendu possible le chant. On peut noter que ce qu'on appelle le chant des oiseaux ne devient humainement chant que si un être humain, par exemple Olivier Messiaen, le transforme en musique. Là encore, on peut supposer que les êtres humains ont chanté en même temps qu'ils ont parlé. S'il y a humainement des sons, de la musique et si, dans le langage et dans la parole, il peut y avoir le chant, l'importance du son, comme nous le savons, est rarement reconnue et évoquée. La couleur se nomme, mais l'importance humaine de la couleur n'est pas plus évoquée que celle du son. Les couleurs supposent humainement, pour être nommées, le langage : couleurs de la nature, des êtres vivants, des choses fabriquées par les humains, couleurs elles-mêmes pouvant se combiner artisanalement ou mécaniquement pour produire de nouvelles couleurs ou teintes.

Mon idée est de tenter le commencement d'une explication, en répondant à la question : quelle fonction les sons et les couleurs ont-ils/elles dans la vie en commun des êtres humains ?

Je réponds hypothétiquement : humainement, les sons rendent possibles, par leurs articulations entre eux, la musique, le langage, la parole, la langue, le chant. Le langage rend possible, par la parole qui les nomme, la différenciation des couleurs.. Cela entre nous, entre êtres humains. Ils sont, parmi d'autres phénomènes, des générateurs qui nous permettent de nous entendre et de nous percevoir différemment et qui contribuent ainsi à notre vie en commun.

Les sons et leurs articulations entre eux :bruit, musique, langage, langue, parole, chant

L'intérêt de ce type de réflexion vient de la manière dont sont assortis humainement les sons et également de la manière dont ils sont articulés entre eux. Partons des sons dans la nature : le chant des oiseaux, les cris des animaux, le clapotement des eaux ou leur ruissellement sonore, etc.

Ces sons n'ont de signification et de sens que parce qu'ils sont investis par des êtres humains. Non qu'il ne soit pas possible, pour un savant, d'analyser tel son dans la nature, d'en donner la teneur et le degré d'intensité. Reste que c'est lui qui investit le son qu'il étudie, le découpe parmi d'autres sons et se concentre sur lui. Il peut même articuler ou désarticuler, par l'analyse qu'il en fait, les sons produits dans la nature. distinguer, par exemple, le chant des oiseaux du coassement des grenouilles ou discriminer le chant des espèces d'oiseaux. Mais ce premier abord des sons ne nous donne guère leur usage et leur fonction dans la vie sociale. Il y faut d'autres types d'interprétations que ceux des sons naturels, voire même des bruits produits par des êtres humains, par des machines ou des instruments bruyants : scie, hache, marteau-piqueur, etc.

#### *Le son et la musique*

L'une des premières articulations, d'un autre type que celui des sons ou bruit naturels, ou que des sons et des bruits fabriqués, est la musique. L'intérêt serait de se demander quand et comment apparaît la musique. Elle n'est pas, comme les sons et les bruits de la nature ou comme les sons et les bruits humains, un donné. Elle est toujours un construit par les humains. mais son intérêt est qu'apparemment elle n'exige pas le langage. La musique, ce sont des sons articulés par certains êtres humains de telle sorte que, pour ceux et celles qui les entendent, ils ont signification et sens. Il suffit, par exemple, de voir des jeunes, garçons et filles, leur « casque » aux oreilles, écouter la musique qu'ils aiment : jazz, rap, etc. Dans le rap, il y a des mots et des phrases, pas nécessairement dans le jazz. Et pourtant, incontestablement, un morceau de musique classique ou moderne a, sur celui ou celle qui l'entend, l'écoute, un effet significatif producteur, en lui ou en elle, de sens.

Sans doute, le musical est-il, dans les sociétés humaines, contemporain du verbal. Un beau documentaire montrait des hommes d'une petite société communiquant entre eux, le soir, à distance les uns des autres, par une musicalité venue de cris, de bruits de gorge, de variations de sons émis par la bouche, que les uns produisaient et envoyaient et que les autres recevaient et traduisaient comme une alerte, un avertissement, une information. Les très belles musiques médiévales, de la Renaissance, les musiques baroques et celles modernes (dites classiques) et de l'époque contemporaine sont produites, écoutées, non parlées, sauf dans les opéras. Pour une bonne écoute, elles exigent le silence. Le langage, si valorisé durant notre siècle, semble pourtant un rejeton du musical ; il permet de ressentir ensemble. On pourrait dire : sans musique, pas de langage et pas de vie commune. Quand je dis : il permet de ressentir ensemble, il ne s'agit pas d'une finalité. Et il est vrai qu'à part les oiseaux on ne connaît aucun animal ayant inventé à proprement parler des musiques. Les oiseaux font exception, puisqu'un musicien comme Olivier Messiaen a pu, à partir de leurs chants enregistrés, créer des partitions musicales. Le chant du rossignol, lorsqu'il parvient à être une trille, comme une ligne sonore incomparable à toute autre, émeut, parce qu'il évoque ce qu'il y a d'absolu et d'indépassable dans certaines productions de la musique classique et du jazz.

On ne peut oublier également qu'au son et à la musique, s'ajoute la vue, le voir; L'ouvrage de Florence Gétreau intitulé Voir la musique le rappelle. « Peindre la musique, écrit-elle, constitue dès la fin du Moyen-Âge l'un des sujets de prédilection des peintres lorsqu'ils s'auto-représentent dans l'acte de création. ». Des lieux de pratiques de sociabilité ne peuvent se concevoir sans musique : banquet, salon, cafés-concert, opéras. Dès 1859, Louis Viardot, dont l'épouse fut aimée de Tourguéniev et dont parlent les Goncourt dans leur Journal, dit « qu'on fera quelque jour un livre sur le parallèle entre la peinture et la musique ». Plus proche de nous, le jazz inspire Jean Dubuffet, Nicolas de Staël et Henri Matisse.

Il faudrait dater - et j'en suis incapable faute de connaissances suffisantes - les premiers instruments de musique. La musique fut-elle précédée d'une invention de techniques précédant elles-mêmes celles mêmes inventées pour produire des sons ? Ou les sons de la nature furent-ils, pour certains êtres humains, très tôt, un réservoir dans lequel ils puisèrent, pour créer de nouveaux sons qui, associés, peuvent être ressentis, émouvoir dans une

sorte de lien entre individus en groupes, ou entre groupes par des individus ? L'idée que la musique fut première avant l'onomatopée - les bruits de gorge ou de bouche pour communiquer -, avant le langage et la langue, est séduisante. Mais est-elle soutenable ? Pour qu'il y ait la musique, ne fallait-il pas qu'il y ait au moins le langage, c'est-à-dire cet ensemble de sons articulés par des groupes et des individus dans des groupes, dans une société humaine ? Ne fallait-il pas que ces sons articulés entre eux produisent un effet émotionnel, ressenti entre des êtres humains et en chacun d'eux ? Pour moi, la question reste posée, sans trouver pour le moment sa réponse. Ou plutôt ma seule réponse serait de faire l'hypothèse que les phonèmes, les monèmes et les sémantèmes découverts par Saussure et qui structurent chaque langue ne sont pas, comme il le pensait, arbitraires, mais investis par ceux et celles qui les produisent.

### *Le son et le chant*

Faut-il analogiser les bruits de gorge, les variations de sons, les sifflements que j'évoquais à propos d'une petite société, à la musique ? Ou au chant ? Là encore, je ne sais pas quand le chant est apparu comme tel. Dans les îles grecques, on pouvait, sans parler, communiquer entre soi par des sons de la bouche et de la gorge. Pour autant, y avait-il chant, musique ?

Peut-être faudrait-il insister sur une caractéristique commune à tout ce qui se rapporte au son : le son humain, la musique, le chant, le langage, la langue, la parole sont invisibles. Certes, dira-t-on, il y a maintenant et depuis longtemps des partitions musicales, des recueils de chansons et de chants, et, si, en lui-même et en elle-même, le langage, la langue, la parole sont invisibles, il/elles peuvent être écrits, ce qui va, en quelque sorte, les supprimer, les transformer en signes visibles. Ils peuvent être lus, prononcés, chantés à haute voix, mais leur première utilisation est néanmoins d'être invisiblement entendus, écoutés par ceux et celles qui les reçoivent. Ceux et celles qui, par un ou des instruments, obtiennent des sons nouveaux, chantent, utilisent un langage quel qu'il soit, le produisent sans que ce qu'ils produisent soit vu. J'irai jusqu'à dire paradoxalement que, par le son, le langage, la langue, la parole et le chant parlé, rendus possibles, nous sommes entourés d'invisibilité, avant d'être dans le visible, le vu, le perçu. Réalité qui nous échappe le plus souvent. Car si le chanteur, la chanteuse (mais non la gorge faisant des bruits) sont visibles, les sons qu'ils émettent et qui résonnent ne le sont pas. Il y a là une première fonc-

tion du son (on verra plus tard pour les couleurs) dans la vie sociale : invisibiliser ce qui n'a pas à être visible, produire au plus près de soi, de nous, d'eux, l'invisible, pour que le visible puisse être compris, partagé.

Or le chant, qui semble, dans nos sociétés d'aujourd'hui, ne jouer qu'un rôle au mieux culturel, avec une simple prétention de distraction, est moteur de l'invisible.. D'abord parce que n'importe qui peut chanter à tout moment, sauf à ceux où on dérange les autres dans leur sommeil, leur veille ou leur travail. Un groupe peut se former librement pour chanter. L'on peut choisir, individuellement ou collectivement, dans les répertoires des chants, non seulement le type de chant que l'on veut chanter, chansonnette, chant classique, jazz, rap, ou toute autre forme de chant que je ne connais pas. Le chant est l'un des aspects vivants de la liberté, celle que l'on vit, individuellement et en groupe, chaque jour. Il est, lorsqu'il n'est pas illégitime, émancipation implicite dans les temps et les espaces où il se produit. Il est vraie liberté de l'individu ou du groupe. Les prisonniers(ères) entre leurs murs peuvent encore chanter, quelquefois à voix basse. Comment les esclaves de la traite qui furent des millions dans les Etats du Sud des Etats-Unis d'Amérique (Floride, Caroline du Nord, etc.) purent-ils dire que, malgré l'oppression, l'exploitation, l'aliénation, qui leur étaient imposées et faisaient d'eux des choses, des marchandises, ils étaient des êtres humains sociaux, individuels et en groupes ? Par leurs chants qu'ils composaient non seulement en puisant des éléments dans les traditions de leurs sociétés africaines d'origine, mais en empruntant à l'esclavagiste des éléments de sa propre culture, pour les intégrer aux chants qu'ils créaient. Ainsi, le son du tambourin, bien connu dans beaucoup de sociétés africaines, se retrouve, si l'on peut dire, dans la batterie qui emprunte son rythme régulier à la musique militaire européenne. Le chant est une légitimation et une justification sociale et politique au sens du politique ; légitime ou illégitime, il se glisse dans nos vies collectives et individuelles, li se spécifie dans nos cultures villageoises et urbaines, régionales, nationales et internationales. Il est un immense tissu où je taille des morceaux - une chansonnette ou un air d'opéra -, pour entrer dans l'invisible qui me fait connaître autrui.

### *Son et langage*

Le problème est compliqué. Chez Saussure, le langage ou plutôt la langue se décompose, comme je l'ai dit, en phonèmes, monèmes et sémantèmes.

Le phonème est la plus petite unité de langage. Les monèmes sont des regroupements de phonèmes. Les sémantèmes donnent, dans une langue, la signification et le sens. Les langues, quelles qu'elles soient, comportent, toutes, phonèmes, monèmes et sémantèmes. Mais cela dit, pour retrouver la « base » d'une langue, de chaque langue, il faut procéder à une analyse de contiguïtés et d'oppositions entre les phonèmes - que je n'ai jamais réussi à faire - sur un petit corpus d'un texte, n'importe lequel, dans une langue donnée. La répétition de l'expérience donne, dans une même langue, le même résultat.

La découverte de Saussure était d'autant plus importante, au début du XX<sup>e</sup> siècle, qu'elle rompait avec toute une tradition académique de recherche de l'origine des langues et avec leur histoire; Elle rompait quelque peu avec la philologie. Cette tradition ne s'interrompt pas pour autant. Les travaux d'Antoine Meillet s'inscrivent dans une perspective à la fois anthropologique et historique. A mon avis, cette tradition a été remodelée récemment par le livre de Piberton publié en France sous le titre publicitaire Le langage d'Adam . En fait, Piberton est à la fois linguiste et préhistorien et il s'est posé, sur le terrain, la question de savoir comment et pourquoi le langage, celui humain, avait pu apparaître. Il fait l'hypothèse qu'après l'apparition de l'espèce humaine (pas de l'homo sapiens), il existait des niches écologiques où ces humains, chasseurs et probablement cueilleurs, vivaient entre eux. Or, on a relevé, dans ces niches écologiques, de grandes quantités d'os de mammifères, os qui avaient tous été brisés. Il semble en effet que les humains, hominiens ou hominidés, des niches écologiques appréciaient tout particulièrement la moelle des os. Celle-ci était difficile à recueillir, parce que ces humains, hominiens ou hominidés, étaient en compétition avec des animaux de proie qui chassaient le même gibier qu'eux. Se seraient mis en place, selon Piberton, dans les niches écologiques, des systèmes d'alerte entre ces « humains » - systèmes d'alerte qui existent aussi entre certains animaux - par lesquels ils s'avertissaient entre eux du moment où les animaux de proie abandonnaient les os du gibier qu'ils ont dévoré. Ces systèmes d'alerte vocaux ou gutturaux pouvaient être reconnus au moment de leur perception entre « humains. ». Il fallut ensuite de longs millénaires pour que la maturation de l'humain, en évolution dispersée, comme le montre Coppens, parvienne à lui donner des possibilités non seulement phonétiques, mais celles d'un cerveau humain lui permettant

d'accéder au langage, à la langue et à la parole. Le langage suppose le son. L'hypothèse de Piberton a l'intérêt de montrer comment et pourquoi le son peut devenir langage, langue et parole.

### *Son et langue*

Mais, question irrésolue, pourquoi des langues ? On aurait pu imaginer qu'accédant au langage, les « humains », pas encore homo sapiens, se donnent néanmoins, partout, sans se connaître, un langage commun. Si la langue se technicisait par la parole, par des mots, pourquoi, ou plutôt comment et pourquoi les paroles et les mots sont-ils différents, selon ce qu'on appelle, après coup, les cultures ? Il s'agit de pouvoir parler correctement telle langue et non telle autre dans un pays donné, même lorsque ce pays comporte des habitants qui parlent, dans leurs régions, des langues différentes : le breton, l'occitan, le volksdeutsch (en Alsace), sans compter la multitude, autrefois, des patois,. Or, le français s'est imposé en France, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, par exemple à coups de règle sur les doigts des enfants bretons, Il y a une lutte pour la conservation des langues, voire pour qu'une certaine extension d'entre elles se maintienne. On parle de francophonie. Etienne a passé sa vie à défendre le français. Parlez-vous français ? était le titre de l'un de ses livres. La primauté de l'anglais, aujourd'hui, sur le français, l'espagnol ou le portugais s'affirme, malgré les protestations des intellectuel(le)s et de certaines populations.

Le choix de constituer une langue d'en haut, par exemple l'espéranto, cela par volonté d'un petit groupe, bien décidé à l'internationaliser, est une tentative dont on peut dire aujourd'hui qu'elle a échoué. Les groupes et les individus dans les groupes, quels que soient leur régime politique ou les forces sociales en jeu, veulent, désirent et peuvent être libres de choisir, en la constituant eux-mêmes, leur langue. statutaire. Je me souviens que, dans les années quatre-vingt dix du XX<sup>e</sup> siècle, à Saint Savin en Poitou, les paysans se mettaient à part dans le bistrot du village et parlaient entre eux un patois, tandis que les nombreux touristes, venus visiter l'abbaye, parlaient entre eux le français. De la même manière, dans les Landes, où j'avais passé, quand j'étais enfant, avec mon frère et mes soeurs, un mois de vacances, on chantait en patois landais :

Y'an petit que danse (bis)



Dablou dé que danse (bis)  
 Dablou dé dé  
 Dablou na na  
 Ah taoun dansian petit

chanson dont je suis bien incapable de donner la traduction.

Il y a une liberté de groupe à créer une langue ou un patois communs. Le patois ne se distingue de la langue que parce qu'il concerne des groupes de personnes beaucoup moins importants que ceux qui concernent une langue. Ce choix libre de phonèmes, de monèmes et de sémantèmes se fait au jour le jour, à partir du moment où des individus vivant en commun arrivent à se regrouper. Contrairement à ce que dit Saussure, rien n'est moins arbitraire que le choix des phonèmes, des regroupements de phonèmes en monèmes et des sémantèmes. Chaque son est investi par le groupe et c'est le groupe qui constitue, à partir de goûts et d'impressions, la langue qu'il veut constituer. Souvent il parvient, par la langue, à échapper à l'emprise d'un pouvoir plus ou moins souverain, voire dictatorial qui peut unifier la langue et l'imposer comme langue nationale ou internationale. Le débat Staline-Marr, à propos du statut de la langue, en dit long là-dessus. Consulté, Staline trancha en disant que la langue faisait partie de l'infrastructure, c'est-à-dire des forces productives rencontrant la « base » - un objet comme la terre, par exemple - et produisant des rapports de production. La langue apparaît ainsi, selon Staline, parce qu'elle fait partie de l'infrastructure, comme constitutive des rapports de production et elle est, en quelque sorte, nécessaire à leur advenue.

Mais si, aujourd'hui, on met en doute un tel déterminisme, n'est-on pas obligé de poser la question de l'indétermination de la langue ? Au fond, n'est-ce pas poser la question de son statut politique au sens du politique ? Est-ce que la langue n'est pas inhérente à l'expression même des repères-limite (légitimation et légitimité de la liberté, de l'égalité, de la responsabilité, etc) inhérents eux-mêmes à la condition humaine ? Est-ce qu'elle n'est pas l'une des possibilités d'exprimer la liberté, la justice, l'égalité, la fraternité, le permis/défendu, le renoncement et, tout particulièrement, le don qui, par elle, est l'un des repères-limite articulé à et articulant tous les autres repères-limites ? Plus encore, la langue n'est-elle pas constitutive des éthiques, des morales, de l'idéologie et des idéologies, ? N'est-elle pas

constitutive du droit et des droits ? Ce et ces derniers ne sont-ils pas d'abord langage et langue ? Même si les droits, dans leur expression civile, sont communs, aujourd'hui, à des millions d'êtres humains, ne sont-ils pas d'abord, dans la langue où ils se disent et s'écrivent, dans chaque pays, l'expression même des groupes sociaux et culturels, économiques et politiques au sens du politique et de la politique ?

### *Son et parole*

Je pense, par hypothèse, que la parole est la technique du langage et de la langue. Mais elle peut être aussi la technique du son, celle de la musique, celle du chant. Le son, en lui-même, est invisible, impalpable. Mais le voilà porté par le langage dans une langue que des êtres humains créent. Il serait faux de penser que, comme l'ont dit Lacan et Levi-Strauss, le langage est un tout qui englobe des phénomènes humains, sociaux, voire des structures. D'abord ce serait oublier les gestes, les postures, les contorsions, les signes, les symboles (la poignée de mains. ) qui peuvent se passer de langage entre soi, entre nous, même s'ils sont toujours nommés.

Mais, en tout état de cause, la parole, chez les humains, est technique. Je ne sais pas si les animaux, mammifères ou oiseaux ont un langage et des langues, Je sais qu'ils ont des gestes, des postures, des manières de se tenir entre eux et vis à vis des humains. Je sais qu'ils ont des sons qu'ils émettent par leur gueule, par leur bec ou par leur gorge. Ces sons sont significatifs, mais sont-ils porteurs de sens ? Le chat miaule devant la porte pour qu'on la lui ouvre. Peu importe qu'il s'agisse d'une langue ou d'un langage. Les animaux ne parlent pas. Le perroquet ou le ménage émettent des mots - des sémantèmes - que leur ont appris des êtres humains. Les animaux n'utilisent pas la technique de la parole. Ce qui ne veut pas dire qu'ils sont inférieurs aux êtres humains. Leur codification se produit ailleurs, autrement.

Les êtres humains apprennent à parler. Petits, ils entendent, écoutent les sons émis par leur mère, leur père, leurs frères et soeurs, leur entourage. Au fur et à mesure de leur maturité physique, ils peuvent reconnaître les sons, les exprimer à leur tour. On dit qu'ils imitent le langage, la langue de leurs parents et que c'est ainsi qu'ils arrivent à parler. Ce serait vrai, si, en disant cela, on ne faisait pas abstraction du sens. Ce qui intéresse l'enfant qui commence à parler, c'est le sens de ce qu'il dit. La signification lui importe moins, il déforme les mots sans pitié. Devant une colonne de four-

mis, mon petit-fils criait « Des moumis ». Il contractait sans doute « mamou », le surnom qu'il donnait à sa grand-mère, et la fin du mot fourmis. Mais il se faisait comprendre face à l'animal qu'il voulait désigner, le montrant simultanément du doigt.

L'adulte a une technique de parole. Il ne parle pas n'importe comment. Il articule. Il module sa parole, l'expression de sa langue, ce qu'on appelle son langage selon les circonstances dans lesquelles il a à parler. Je me souviens de jeunes étudiants et étudiantes qui commençaient leur exposé en amphithéâtre en prononçant les mots à une cadence plus ou moins accentuée, comme si ils/elles parlaient à un vis à vis immédiat. Je les interrompais aussitôt, en leur demandant de parler lentement, d'articuler nettement chaque mot. Bientôt, leur parole devenait audible pour le plus grand nombre et, surtout, pouvait être notée, écrite.

La parole est l'un des vecteurs du sens. Le son en soi n'a pas de sens. Le phonème est un son ou un petit agglomérat de sons, sans signification ni sens. Et il en est de même pour le monème qui augmente le nombre de sons, mais cette augmentation ne lui donne pas signification et sens. C'est au niveau du sémantème, du mot pouvant s'articuler à d'autres mots que le langage, la langue et la parole prennent non seulement signification, mais sens. Si je dis « J'aime le vin », « j'aime », petit agglomérat de sons, ne dit rien en soi, du point de vue du sens. Mais il dit du point de vue de la signification, puisqu'il se distingue de « je déteste » ou « je aime pas ». Mais si je dis « J'aime Unetelle », toute la signification et le sens de ma parole dans mon langage et ma langue changent. C'est tout un petit monde qui surgit dans la tête de ceux et celles qui m'écoutent : l'allure d'Unetelle, ses propres paroles, la manière dont elle manifeste ou non son intérêt pour moi aux yeux d'autrui, et le fait qu'autrui peut penser, voire croire que je l'aime. Il peut penser aussi que je me trompe en disant que je l'aime, car rien du petit monde évoqué par ce « J'aime Unetelle » ne laisse à penser que cet amour soit un vrai amour, avec ses gestes, ses postures, ses actes, ses mobiles, ses pensées, ses intimités non dites ni par autrui, ni par moi. Le « j'aime Unetelle » peut aller plus loin, si Unetelle est convaincue de cet amour et y répond.

### *Son et bruit*

Le bruit peut être un son fabriqué, produit par un mécanisme quelconque, ou par des êtres humains rassemblés. Les bruits (au pluriel) indiquent que

le bruit n'est pas homogène, d'une seule teneur, mais mélange plusieurs sons de différentes intensités., bruits de machine, de la nature, etc.

L'antinome du bruit ou des bruits, qui est aussi celui du langage, de la langue et de la parole, c'est le silence. Le silence absolu est rare. Il y a des degrés de silence qui peuvent être mesurés, bien que le silence, comme le bruit, le langage, la langue et la parole, soit invisible et immatériel. La longueur du temps de silence, sa densité dans un espace donné, sont mesurables, comme le sont celles des sons, qu'ils soient bruits mécaniques ou naturels ou paroles. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » de Pascal semble contredit aujourd'hui par l'astrophysique. On peut penser que les bombardements interstellaires et interplanétaires par aérolithes ne sont peut-être pas silencieux.

On le sait, le bruit mécanique et celui de voix trop fortes ont mauvaise presse ; c'est l'un des défauts imputé aux sociétés modernes : elles sont bruyantes. L'un des vrais problèmes de ces sociétés est celui, politique au sens du politique, de la justification (légitimation) du bruit et du silence. Le silence qui entoure le prisonnier en haute sécurité est atroce ; il contrevient à toute justification humaine ; la responsabilité d'un acte criminel n'a rien à voir avec la mise en condition injustifiable et injustifiée des corps de ceux qui ont commis le crime. Moins atroce, le bruit que fait une auto en pétaradant sur un boulevard à trois heures du matin est tout aussi injustifiable et injustifié, humainement ; il réveille en pleine nuit des centaines de personnes qui vont se lever tôt pour travailler. Cela dit, on ne peut oublier que le bruit comme le silence sont non seulement justifiables et justifiés en certaine circonstances, mais souvent rassurants et parfois porteurs d'espoir. La respiration d'un(e) malade peut rassurer ses proches. Le silence d'un(e) psychotique délirant(e) peut ou non signifier un mieux.

Plus que les sons eux-mêmes, c'est leur articulation entre eux qui importe, puisque c'est par elle que se produisent la signification et le sens. dans la musique, le langage, la langue, la parole, et le bruit. Le son des cloches, d'intensité variable, a balisé longtemps, en Europe, la mesure du temps avant les horloges, les pendules et les montres. A la campagne, entre deux volées, à midi et le soir, ou entre deux annonces d'offices le dimanche, le son des cloches garantit un minimum de silence. Lorsqu'à Paris, dans les années soixante du XX<sup>e</sup> siècle, le préfet Dubois interdit l'usage abusif des klaxons, la ville devint plus silencieuse sans doute qu'elle ne l'avait jamais

été du temps des diligences. On n'entend plus désormais que le ronronnement des moteurs .

Bruit et silence sont des dimensions du quotidien ; le son accompagne l'être humain dans sa vie, sans même qu'il en prenne tellement conscience, puisque lui importe beaucoup plus la signification et le sens portés par les sons, les bruits, les paroles. Mais j'en viens à ce qui constitue en quelque sorte un autre univers que celui du son, néanmoins non séparé complètement de lui : celui des couleurs.

Les couleurs et leur articulation entre elles par le médium du langage, de la langue et de la parole.

C'est cette médiation du son, du bruit, du langage, de la langue, de la parole qui se produit entre la nature et ses couleurs, entre l'urbain et les couleurs,, entre les couleurs, la musique et le chant, entre la peinture, la sculpture, la musique et le chant, entre les couleurs et les objets.

#### *La nature-paysage, les couleurs et les sons*

La nature s'offre aux humains comme terre à travailler, espace à défricher, productrice de denrées pour vivre, mais aussi comme paysage à regarder, entouré de la vie commune et individuelle. Or ce qui apparaît, à première vue, dans un paysage de la nature, à la campagne, ce sont ses couleurs : celle du soleil, jaune, ou gris celles des nuages et de la pluie, celle de la nuit, noire, celle de l'herbe, verte, etc. Mais cet entremêlement des couleurs dans un paysage diurne ou nocturne - avec le scintillement des lumières électriques ou celui des étoiles ou de la lune - n'est pas concevable sans les sons qui les accompagnent. On oublie trop souvent cet arrière-fond de toute vie commune dans la journée, selon les saisons : le bruit des machines agricoles, et, toute l'année, celui, sur les routes cantonales, des moteurs de voiture, sans compter les voix qui appellent, le chant des oiseaux, les meuglements, etc.. Sons et couleurs s'agrègent en quelque sorte l'un à l'autre, de telle sorte que, dans la vie rurale, on n'en prend conscience que lorsqu'un bruit insolite ou une couleur inusitée - celle d'un ciel annonçant la grêle - se manifeste. On oublie trop souvent cet arrière-fond de toute vie commune, chez les êtres humains, qui les renvoie directement ou dans leurs souvenirs, ou dans l'entre-deux de leur séjour à la ville

ou à la campagne, à ce champ de couleurs et de sons que leur offre perpétuellement la nature.

*L'urbain-ville, les couleurs et les sons*

Les couleurs de la ville, de l'urbain, de la résidence, sont tout autres, tout comme celles des cités et de la banlieue, sauf en ce qui concerne les couleurs du ciel qui varie de la même manière à la ville, dans l'urbain et à la campagne. Les villes, les cités, le résidentiel ne présentent pas, dans leurs constructions, une couleur uniforme. Il est difficile de voir de la même couleur un immeuble Haussmann et une tour ou une barre en cité ou un lotissement résidentiel. Des murs jaune-gris caractérisent le premier, la blancheur est la marque des seconds. Mais la ville et l'urbain diversifient néanmoins les couleurs, ne fut-ce que celles des vêtements de celles et de ceux qui habitent les lieux, celles aussi des véhicules, les autos de teintes variées. Enfin, dans le cœur des villes plus que dans celui des cités et des résidences, la multitude des magasins avec leurs étalages offrent à profusion toutes les couleurs que peuvent imaginer et désirer voir des êtres humains. Mais, là encore, comment penser les villes petites ou grandes, les cités, les résidences sans les sons qui accompagnent la multiplicité des couleurs ? En ville, le son d'un moteur de voiture remontant une rue se sépare-il de l'aspect, des couleurs de cette rue ? Peut-on penser une place emplies d'une foule bigarrée, le décor même de cette place où la foule s'amasse, sans les sons qui s'élèvent de cette foule, ses cris, ses rires, ses appels, etc.? Le silence total dans des lieux urbains, même la nuit, est rarement possible. Il est troué, comme à la campagne, éventuellement du bruit du vent, mais, dans l'urbain, il est ponctué de bruits divers: éclats de voix, pleurs d'enfant. La vie sociale urbaine est faite aussi de couleurs et de sons qui, s'associant, l'un le son inclu dans l'autre la couleur, lui donnent, selon les cultures, ses caractéristiques. La ville, l'urbain, le résidentiel font corps avec les sons que les habitants produisent, bruits de voix ou de mécanismes, La bruit à Naples n'est pas celui de Florence et les couleurs, dans les deux villes, n'y sont pas les mêmes.

*Couleurs, sons, langage, langue, parole*

Les phonèmes, les monèmes ne sont pas associés aux couleurs. Ecrits, ils deviennent visibles, perçus dans le gris uniforme de l'écriture (ou de toute autre couleur de l'écriture ou de l'imprimerie, mais sans que gris ou couleur s'accole aux sons que ceux et celles qui les émettent produisent. C'est

à partir du sémantème que sons et couleurs peuvent s'associer, la couleur étant perçue et le son entendu, écouté. Car le sémantème - le mot - peut nommer une couleur : jeune, brun, vert, rouge, etc. Il peut aussi, en nommant la couleur, l'associer, dès le langage et la langue, à d'autres couleurs. Mais cette association peut être elle-même productrice, par le passage à l'acte, de celle réelle, voire concrète, de couleurs : dans un tableau, des vêtements, un décor, etc. Les sons à la base du langage, de la langue, nommant les couleurs - y compris celles de la nature -, vont les produire dans le réel, les faire voir.

La langue va introduire la différence dans l'énoncé d'une même couleur et de toutes les couleurs. Si je dis jaune en allemand, ce ne sont pas les mêmes sons, le même sémantème que si je dis jaune en français. Mais si je veux associer des couleurs en les nommant en allemand, cette association ne résultera pas des mêmes sons et des mêmes sémantèmes que si je veux les associer en français. C'est ma, notre liberté de choix qui intervient dans l'usage d'une langue plutôt que d'une autre langue, de nommer les couleurs. Mais c'est aussi ma, notre liberté de choix - et ma, notre liberté de modifier ce choix - qui sont intervenues dans la désignation des phonèmes, monèmes et sémantèmes, pour que, dans une langue donnée, puissent être nommées les couleurs. L'arbitraire saussurien fait abstraction de la liberté humaine, d'un désir de tel phonème, monème, sémantème - association de sons - pour nommer chaque couleur. Désir qui trouve sa loi dans sa limite, le risque de la confusion réelle, pratiquée des couleurs, désir qui aboutit non seulement à ne plus pouvoir les discerner, mais à ne plus pouvoir, en les voyant, les nommer. C'est ce que j'appelle un excès délégitimant, en ce sens que, sans nuire à proprement parler à autrui et à soi-même, il efface, dans le réel, le « code » perceptif et linguistique que nous avons choisi dans la langue. pour nommer, par la langue, les couleurs. Tant que ce « code » des couleurs est, pour nous, une obligation découlant de notre liberté de choix (des mots et des constituants de mots pour nommer les couleurs), il demeure légitime, obligatoire et en usage dans les pratiques. Sinon, c'est notre liberté même de choisir des couleurs, de les associer, de les produire qui risque de disparaître.

### *Son, musique et couleur*

On peut dire que c'est la musique en tant qu'association de sons par un ou des musiciens qui peut être rapprochée des couleurs. L'opéra, l'opéra co-

mique, l'opérette associent, dans un spectacle, la musique avec un décor où des couleurs apparaissent et accompagnent la musique et les couleurs du décor par les chants que des sopranos, ténors, barytons ou basses, faisant corps, par leur voix, avec la musique, produisent. La musique peut également, au cinéma, s'associer aux images et aux couleurs. Par exemple, dans un film de Walt Disney, l'Apprenti sorcier, une composition musicale de Dukas est accompagnée d'images, elles-mêmes en couleurs. Le film, sans chant ni paroles, associe quasi directement la musique de Dukas et les images en couleurs du cinéaste. Il se peut d'ailleurs que, par exemple en écoutant Prélude à l'après-midi d'un faune, des images et des couleurs viennent, dans l'imaginaire de celui ou de celle qui écoute, se greffer sur la musique. Très souvent, la poésie, la littérature, dites ou lues sans être dites, portent en elles explicitement des images et des couleurs, dans les descriptions de la nature, dans l'expression des sentiments des personnages ou, tout simplement, dans la mise en forme du poème; « La musique, les couleurs et les sons se répondent », écrit Baudelaire dans l'un des sonnets des Fleurs du Mal. Ses poèmes, lus à voix haute, peuvent associer des images, des couleurs à la sonorité des mots. Le dernier exemple que je citerai à propos de l'association son/musique:couleur, c'est celui de Matisse et de sa chapelle à Saint Paul de Vence. Le peintre en avait conçu les fresques et leurs couleurs en fonction d'une musique qui accompagnerait la vision de celui ou de celle qui les regarderait. Mais, actuellement, cette musique, sans doute choisie par Matisse, on ne l'entend jamais dans la chapelle. Les fresques, avec leurs images et leurs couleurs, demeurent, si l'on peut dire, silencieuses lorsque on les regarde. Ce qui n'était ni le désir, ni l'intention du peintre.

#### *Son, peinture, sculpture, architecture et couleur*

Si, incontestablement, peinture et couleur ne se dissocient guère - mais, tant qu'il s'agit du dessin, la couleur peut ne pas apparaître -, il est plus difficile, à moins que l'intention d'un peintre comme Matisse en ait fait le choix, de conjoindre peinture et son. On peut penser néanmoins que ce qu'on appelle le style baroque s'applique autant à la peinture qu'au son, en l'occurrence à la musique. La naissance de l'opéra où l'on retrouve ensemble peinture - les décors -, musique et chant en témoignent. En revanche, la sculpture ne semble guère appeler la peinture, au moins en Occident, où les statues sont uniformément blanches ou noires. Rien n'exclut



pour autant la possibilité de les peindre, comme ce fut le cas pur les statues de certaines façades de cathédrales. A Fribourg en Brisgau, on voit encore, encastré dans la pierre de l'église, autour du porche, des portraits peints de saints et de saintes. Mais où est le son ? Où est la musique ? S'il accompagne la sculpture et notamment la sculpture peinte, c'est en Asie, en Afrique, en Amérique centrale et en Amérique du Sud, où, dans des cérémonies, des figurines, taillées dans du bois et peintes, sont présentes et honorées par de la musique, des chants et de la danse. Des processions chrétiennes, pouvaient faire apparaître, il n'y a pas si longtemps, la statue peinte du saint local ou de la Vierge, dans les villages et les petites villes de France, d'Italie et d'Espagne, tandis que, du cortège, s'élevaient de la musique et des chants. En architecture, un peu partout en Asie centrale, en Iran, les palais, les mosquées, peuvent être couverts de mosaïques de diverses couleurs, à Samarcande par exemple où domine le bleu. En Chine, au Japon, les temples peuvent être peints. Je ne sais si, dans les différents styles, il y a une congruence entre la musique, le chant et les couleurs. En Occident, c'est l'architecture moderne qui redonne à la couleur son importance, en mêlant au blanc ou au gris des murs des teintes plus ou moins vives. ou en colorant les parois de verre. Mais la musique, les chants n'y sont guère en connivence avec les couleurs.

### *Son, objet et couleur*

La multitude d'objets qui entoure les êtres humains qu'ils soient concrets, comme les objets de la nature ou ceux fabriqués, ou les objets abstraits (un livre, une parole), ou les objets que j'appelle, après André Breton, fantastiques (dans les rêves par exemple) ont toujours une couleur, même si c'est le blanc ou le gris ou même si c'est moi qui la leur donne. Mais sauf dans les rêves, beaucoup n'ont aucun son, sauf les pendules, les horloges et les clochers qui sonnent pour donner l'heure. Ils n'ont, dans les rêves, dans l'imaginaire, que le son, la parole que je leur donne. Que, dans le rêve, l'imaginaire, le son, la parole s'imposent à moi indépendamment de ma volonté, voire de mon désir (quand il s'agit de cauchemars), c'est certain, mais c'est quand même moi qui me les donne.

L'abus du bruit (dans les villes et celui des objets (la consommation) ont été analysés et mis en évidence, l'abus de couleur a été moins incriminé. C'est le degré d'excès dans ces abus qu'il faudrait cerner. Le son, la couleur, l'objet peuvent apparaître lestés d'un certain degré d'excès dans le

quotidien, dans la monotonie, degré d'excès qui demeure légitime. C'est à partir du moment où, séparés ou ensemble, ils sont destructeurs et, qui plus est, nuisible pour autrui, que leur délégitimation, leur illégitimation apparaît. La couleur d'une robe, d'un ciel d'aurore, d'Alger sortant de la mer peut éblouir. Qu'à ces objets privilégiés par le spectateur s'ajoutent des sons, de la musique, s'en plaindra-t-il ? Ces degrés d'excès de sons, d'objets, de couleurs d'objets fabriqués ou d'êtres humains ont, dans la quotidienneté, des éclats souhaités, tout comme le rire bienveillant ou l'amour. . Mais comment supporter l'accumulation de sons grinçants émanant d'objets fabriqués ou d'êtres humains porteurs de couleurs criardes ou aveuglantes ? Ou à l'inverse, dans une prison, le silence continu, la grisaille des murs, l'absence d'objets nécessaires ? Par leur excès ou leur défaut négatifs de sons et de couleurs, des objets peuvent détruire leur propre apparence et bloquer l'investissement de ceux et celles qui les désirent. Tout comme le rire malveillant d'êtres humains qui méprisent autrui, l'amour vache, avec des cris, du séducteur macho cassent, pour des individus et des groupes, une vie possible en commun.

Le langage, la langue, la parole (ou le silence) sont médiateurs obligés, dans la nature, la ville et l'urbain, dans la peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la littérature, dans les objets, entre les sons, la musique, le chant et les couleurs. S'ils s'allient ou se distinguent, c'est sous l'effet d'un langage, d'une langue, d'une parole qui les nomment. A partir du phonème, le son s'exprime. Il se manifeste aussi dans le monème, association de sons. C'est dans le sémantème - le mot - que la couleur apparaît. Pouvant désormais être nommée, elle peut rencontrer le son, la musique, le chant ou s'en écarter. Mais le paradoxe est que le son et la couleur peuvent s'exprimer, se manifester, être entendus, être vus, sans le langage, la langue ,la parole. Entre êtres humains silencieux. Mais, regardant, entendant, ils peuvent nommer les sons et les couleurs qu'ils entendent et voient

L'articulation entre sons et couleurs : l'entendre et l'écouter, le voir et le percevoir, les sons et les couleurs comme générateurs, parmi d'autres, de la vie sociale

S'agit-il d'une articulation ? Les couleurs et les sons, dans la nature, sont quasiment incorporés les uns aux autres. On ne sépare pas le couleur d'un

animal de la manière dont il se manifeste par des sons : cris, meuglements, aboiements. De même, ne sépare-t-on pas la couleur d'un arbre du bruit du vent dans ses branches et du mouvement que ce vent donne à ses feuilles. En revanche, quand des êtres humains fabriquent des objets, ce sont eux qui leur donne ou non la possibilité d'émettre des sons. Il y a bien là articulation entre l'objet et le son. Mais, pour autant, cela n'entérine pas automatiquement une articulation entre objet, son et couleur. Le bruit du moteur d'une voiture a certes à voir avec l'objet fabriqué, il n'a rien à voir avec la couleur de la voiture. Que ce soit pour les objets fabriqués, concrets, ou pour les objets abstraits (un livre) ou pour des objets fantastiques, imaginaires (un film), ce sont les êtres humains qui choisissent ou non d'y associer les sons et les couleurs (sauf dans le rêve). Comme on a pu le voir en sculpture, en peinture, en littérature ou en poésie.

Le problème, humainement, c'est, à mon avis, la présence simultanée dans la campagne, dans la ville, dans l'urbain, dans le langage, la langue, la parole, des sons et des couleurs tels que les humains les y mettent. Mais si par exemple, le langage, la langue, la parole, peuvent porter, dans la simultanéité actualisée de leur expression, sons, musique, chant et couleurs, la voix humaine ne porte en elle, si belle soit-elle dans le chant, aucune couleur.. Elle est seulement le support de la parole et du chant qui, eux, peuvent exprimer dans leur contenu, suggérer, en co-présence, des sons et des couleurs. Souvent un texte littéraire ou poétique, lu par un acteur ou une actrice, aligne, par ses métaphores, côte à côte, sons et couleurs. Sans doute, faut-il garder au son et à la couleur, à chacun d'eux, leur spécificité qui, à la fois, les distingue et peut éventuellement permettre de les unir. Le voir et le percevoir, l'entendre et l'écouter, actes de la couleur, actes du son, les établissent dans la vie quotidienne, dans l'entre-nous. Je discerne, pour ma part, quand elles apparaissent entre sons et couleurs, beaucoup plus que des articulations entre deux phénomènes « naturels » ; les sons et les couleurs sont, pour moi, des générateurs de vie sociale, de vie entre nous, dans la quotidienneté, qu'elle soit implicitement ou explicitement sociale et politique, ou qu'elle soit politique aux deux sens du terme politique : le politique et la politique. Mais les sons et les couleurs ne sont générateurs de vie sociale et politique, que parce qu'ils sont investis par les êtres humains, y compris dans les phonèmes et les monèmes du langage, de la langue et de la parole pour les sons, dans les sémantèmes - les mots -

du langage, de la langue et de la parole pour les couleurs. J'ajouterai que c'est peut-être dans le silence qui se creuse dans la musique, en l'absence de parole, que peut s'imaginer la couleur. C'est peut-être dans ce même silence de la voix quand elle chante sans parole que s'exprime son timbre et son colorato singuliers. Enfin n'y auraient-ils pas eu, pour les êtres humains, non par imitation, mais par alerte, une reprise .des rythmes sonores et des diaprures visibles de la nature ?

*Le voir, le percevoir, le son et les couleurs*

Peut-on voir et percevoir sans qu'il y ait couleurs? Sans qu'il y ait son ? Sans qu'il y ait son et couleurs ?

A la première question, la réponse est non, sauf pour les aveugles. Ils ne peuvent ni voir, ni percevoir, ils peuvent seulement penser, se souvenir de ce qu'ils ont vu et perçus, s'il ne sont pas aveugles nés, garder mémoire de couleurs., se faire dire de quelle couleur est tel objet, tel vêtement, tel ciel. La mémorisation d'une couleur est toujours possible, pour quelqu'un qui l'a déjà vue, perçue. Elle ne l'est guère, sinon pas du tout, pour quelqu'un qui, de ses yeux, ne l'a jamais vue, ni perçue. En revanche, comment ne pas qualifier d'illégitime l'obscurité dans laquelle est plongée un prisonnier ou une prisonnière de haute sécurité, que la justice prive abusivement du voir, du percevoir, et, qui plus est, de la vue, de la perception des couleurs ? N'est-ce pas attenter à sa condition d'humain ? Peut-on voir, percevoir sans qu'il y ait son ? Oui. C'est le silence entre soi, présents l'un à l'autre, les uns aux autres, dans un lieu où il n'y a aucun bruit. C'est le silence devant un tableau, un paysage, un monument, un spectacle insonore, celui d'un mime par exemple, silence dans la salle, silence sur la scène. Le muet, par accident ou de naissance, ne peut plus, ne peut pas parler. Il n'émet que des sons inarticulés. Mais il voit , perçoit, les couleurs et il entend les sons. Le muet par accident peut mémoriser ses paroles, se souvenir de ce qu'il a dit. Au sourd muet aveugle, s'il l'est par accident, ne demeurent, pour s'exprimer, que les sons inarticulés, les gestes, les postures, les expressions du visage. Au sourd muet aveugle de naissance, je ne sais. Fort illégitimement, atteint dans sa condition d'humain le prisonnier de haute sécurité ne voit, ne perçoit que les murs blancs ou gris de sa cellule, n'entend, lorsqu'il se parle, que le son de sa propre voix.

*L'entendre, l'écouter, les sons et les couleurs*

Comment rapporter le voir et l'entendre aux sons et aux couleurs ? Je peux regarder un tableau, entendre de la musique ou l'écouter volontairement.

Si, pour la première fois je réunis les éléments, que, selon mon désir, je choisis d'entendre et d'écouter, de percevoir et de voir, l'ensemble ainsi constitué m'offre un « monde » nouveau de significations et de sens que je n'imaginai pas auparavant. Or ce n'est pas moi qui ait créé les éléments de ce monde, mais le compositeur de la musique et le peintre qui a peint le tableau. Mais la constitution de ce monde, l'articulation de ses éléments, c'est moi, nous, un petit groupe qui peut (peuvent) le réaliser. L'art, l'artiste, l'esthétique, tout cet élitisme de l'oeuvre, n'ont pas grand intérêt si à la base ne sont pas reconnus le travail quasi artisanal du créateur, comme l'avait compris Malraux, et le désir de celui, de celle, de ceux de celles qui, en unissant entre eux sons et couleurs, se donnent les moyens de le réaliser. . Mais le don ne vient pas seulement de nous, de moi. Il peut venir, sans que j'y sois, nous y soyons partie prenante, tout simplement d'une paysage que je vois, que nous voyons, que je perçois, nous percevons, qui nous est donné à voir et à percevoir dans ses détails, tandis que les sons qui l'accompagnent, qui vont avec, sont là : bruit du vent, chant des oiseaux, rires des enfants, etc.

*Le voir et le percevoir, les sons et les couleurs*

L'entendre et l'écouter, qui me plaisent ou me déplaisent, peuvent participer de mon plaisir à entendre et à écouter, sans que les couleurs du lieu où j'entends et j'écoute y aient part. Mais lorsque les deux se lient - sons et couleurs - grâce à ma vue et mon audition, le « monde », le petit monde qui m'entoure change un peu, il devient celui qui me change. Pourquoi ?

*Les sons et les couleurs comme générateurs de pouvoirs et d'actes de la vie sociale*

Je répondrai par une proposition : est-ce que, en tout état de cause, si, je nous sommes seuls, il ne faut pas, pour percevoir et voir, et simultanément entendre et écouter, l'autre, les autres ? Ce paysage que me plaît est rarement l'oeuvre de la seule nature ; il est habité, traversé, vécu par des êtres humains qui ne s'y voient pas nécessairement, mais qui y ont laissé, qui y laissent leurs traces. Les bruits que j'entends peuvent être ceux d'animaux ou celui du vent dans les branches, ou celui de la pluie qui tombe,. Pour moi, ces sons, ces bruits, ces lumières, ces couleurs sont des *générateurs de vie sociale, de vie en commun. Ils se donnent à celui, ceux, celle, celles*

*qui voient et perçoivent, entendent et écoutent.* Mais comment ne seraient-ils pas mêlés à ceux d'autres humains, à leurs vies, à leur traces ? Ils me donnent, ils nous donnent, ils leur donnent des pouvoirs de (et non tellement sur) menant, par les rapports entre nous, entre moi et l'autre, rapports de don pour recevoir, rapports d'échange dans la vie courante, à des actes et à des oeuvres. Ils sont, d'une part, par notre, mon entourage localisé particularisé, mais aussi par l'entourage mondialisé que me donnent, nous donnent aujourd'hui les grands moyens de communications (médias, numérique), à chacun et à tous, à chacune et à toutes, un accès, non pas à un dépassement, comme on le dit trop, mais à un excès possible et légitime qui rend ma, notre vie plus vivable. Les jeunes l'ont compris qui, dans leurs fêtes, joignent à la musique techno, les arabesques de couleurs venues des lasers.

Les sons et les couleurs sont des phénomènes dont on ne parle plus guère que techniquement. A la limite leur sens importerait peu, voire leur signification. Seule leur apparence compte. Telle couleur publicitaire se suffit à elle-même, tel slogan n'exige aucun complément. L'instrumentalisation des sons et des couleurs va bon train au point d'en devenir incompréhensible. Néanmoins, dans la vie quotidienne, leur association demeure, soit que les êtres humains l'accomplissent volontairement, dans leur vie et dans leurs rêves, soit qu'elle se donne d'elle-même à voir, à percevoir, en moi et autour de moi. . Lorsque je dis que sons et couleurs sont générateurs de vie sociale, c'est leur caractère non pas originel (l'origine des langues est une autre question), mais leur caractère originaire qui me semble important. Parce que nous en vivons. Sans eux, associés ou distingués, et non pas seulement sans le langage, l'humanité perdrait deux de ses éléments distinctifs par rapport à l'environnement qui, matériellement, mais aussi dans le sensoriel et le sensible, la fait vivre.

Louis Moreau d Bellaing